

Zeitschrift:	Schweizer Hotel-Revue = Revue suisse des hotels
Herausgeber:	Schweizer Hotelier-Verein
Band:	15 (1906)
Heft:	13
Anhang:	Beilage zu No. 13 der Schweizer Hotel-Revue = Supplément au no. 13 de la Revue Suisse des Hôtels

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schweizer Hotel-Revue.

Liste der auf Ende März 1906 prämierten Angestellten.

Liste des employés primés à fin mars 1906.

Goldene Breloque bezw. Broche und Diplom. — Breloque ou broche d'or et diplôme.

Name des Angestellten Nom de l'employé	Dienstjahr Années de service	Name des Principals Nom du patron	Name des Hotels Nom de l'hôtel	Ort — Lieu
236. Zander Jos.	29	J. Bener, Präsident	Kuranstalt A.-G.	Waldhaus-Flims
237. Casti Jakob	27			
238. Rossi Giovanni	22	Fedele & Bullo	Bellevue	Cadenabbia
239. Rossi Emilio	20			
240. Seitz Frédéric	36	F. Riechelmann	Righi Vaudois	Glion
241. Riedi-Walter Ursula	20	Gebr. Zambail	Roseg	Pontresina
242. Christen Gottfried	15	P. Wieland	Seehof	Arosa
243. Varetti L.	15	F. Lehr-Gredig	Languard	Pontresina

Silberne Breloque bezw. Broche u. Diplom. — Breloque ou broche d'argent et diplôme.

204. Borter Margaretha	10	J. Matti	des Alpes	Interlaken
205. Bühler Alexander	10	"	"	"
206. Seiler Elisabeth	10	Phil. Schnyder	Thérme	Vals
207. Stoyda Anton	13	H. Föhrenholz	Bahnhof	Konstanz
208. Watz Barbara	11	Gebr. Aufdermaur	Adler	Brunnen
209. Herzog Louise	10	H. Leuthold	Bahnhof	Frauenfeld
210. Kühn Marie	10	H. Neithardt	Limmathof	Zürich
211. Schmidt Johanna	10	C. Müller	Müller	Schaffhausen

Bronzene Breloque bezw. Broche u. Diplom. — Breloque ou broche de bronze et diplôme.

571. Straubhaar Bertha	7	H. Maurer	du Nord	Interlaken
572. Maurer Jakob	6	"	"	"
573. Michel Fritz	6	"	"	"
574. Herzog Margaretha	5	A. Kummer	Buffet	Zürich
575. Roth Jacques	7	"	"	"
576. Oberholzer Käthe	6	"	"	"
577. Mäder Marie	5	"	"	"
578. Neu Christine	5	Gebr. Cattani	Titlis	Engelberg
579. Rohrer Mathilde	9	"	"	"
580. Kuster Nikodem	5	Ph. Schnyder	Thérme	Vals
581. Töni Maria	8	"	"	"
582. Fürgi Anna Katharina	7	Familie Kaiser	Rhätia	Davos-Platz
583. Huber Elisa	6	R. Mader	Walhalla	St. Gallen
584. Ongaro Orazio	5	"	"	"
585. Jürgi Clemens	6	"	"	"
586. Rüttgeggner Hans	5	S. Mauri	Engel	Baden
587. Hauri Jakob	7	G. Strohl	Balances	Basel
588. Rudolf Maria Ursula	6	Gebr. Aufdermaur	Adler	Brunnen
589. Hauri Albert	5	E. Gugel	Central-Bellevue	Lausanne
590. Falb Lina	5	Gebr. Schreiber	Schwert	Rigi-Klause
591. Niederhofer Heinrich	5	H. Neithardt	Limmathof	Zürich
592. Willi Traugott	6	"	"	"
593. Zimmermann Reinhard	5	C. Müller	Müller	Schaffhausen

A propos de rabais
ou
A quoi cela rime-t-il?

Il circule en ce moment en Suisse, des prospectus d'une agence de voyages de Bordeaux intitulée : "Union Touristes". Une grande quantité de ces prospectus ont pris le chemin de notre bureau, et les hôteliers qui nous les ont envoyés nous demandent ce que nous pensons de cette maison, et s'il est recommandable d'entrer en relations d'affaires avec elle.

Nous sommes empêchés de répondre à cette question, pour autant qu'elle concerne spécialement la maison indiquée, par le simple motif que cette société nous est inconnue. Elle paraît être une néophyte dans le domaine des coupons d'hôtels, c'est pourquoi il ne peut pas être porté de jugement sur sa manière de faire. D'autre part, c'est à chaque hôtelier à se rendre compte lui-même s'il peut ou non rétrocéder 10% de commission sur ses bénéfices. En ce qui concerne la question du principe, nous devons faire ressortir que si de semblables propositions sont prises en considération, cela s'accorde mal avec la tendance actuelle concernant les prix dans les hôtels. Lors de l'assemblée générale de notre société à Montreux, on avait voulu charger le comité d'agir dans le sens de tout refus de rabais de la part des sociétaires, et cela par un vote officiel. Cette proposition fut écartée, dans l'idée qu'un tel projet pouvait être considéré comme une atteinte à la liberté individuelle, et quoiqu'on fut d'accord en principe sur la question.

De toutes parts et depuis assez longtemps on parle de la constante augmentation de prix des denrées alimentaires, et de la nécessité qui en résulte d'une élévation des prix des repas. Si donc cette nécessité se fait jour, peu à peu, et que petit à petit l'industrie des hôtels, laquelle, par suite de l'énorme concurrence et des prix avilis en plus d'un endroit, n'est vraiment pas sur un lit de roses, s'aperçoit d'une amélioration, celle-ci doit-elle profiter aux agences de voyages ? Ce serait dommage pour le résultat obtenu. Qu'on se le dise une fois pour toutes, même si ces agences n'existaient pas, le chiffre des voyages en Suisse ne subirait pas une diminution appréciable, et ce qui n'est certes pas à dédaigner, on ne serait pas toujours en souci de savoir si les coupons seront remboursés. Il a été perdu ces dernières années des sommes importantes d'argent, par non remboursement des coupons. Le paiement au comptant a été en usage de tout temps dans l'industrie hôtelière, or les coupons ne sont pas de l'argent comptant, mais des chiffrés de papier, dont on est obligé très souvent d'attendre longtemps le paiement, heureux encore si on ne doit pas passer le total entier à la page des pertes; coupons auxquels il faut sacrifier une partie du gain professionnel péniblement acquis.

Du reste, les agences de voyages ne se contentent généralement pas du rabais, la plupart d'entre elles édient aussi des carnets d'annonces. Elles promettent monts et merveilles et font comme si elles voulait se mettre en quatre pour tel ou tel hôtel, ensuite de quoi l'hôtelier ne peut se montrer chiche. On lui fournit alors l'occasion de manifester sa reconnaissance sous la forme d'une annonce de tant et tant de francs, laquelle continue à paraître sans arrêt, jusqu'à ce qu'il se souvienne, ou qu'ensuite de sa réclamation on lui rappelle qu'un avertissement préalable de 8 mois est prévu, et que sans cela l'annonce forme une rente à vie pour l'éditeur. L'hôtelier ne voit que peu de voyageurs qui lui parviennent par l'agence en question, pas la moitié de ce qu'on lui avait prédit; mais cela ne fait rien à la chose, le guide des hôtels que la dite agence publie, est par lui-même déjà une "affaire" qui fait très bien vivre son homme. Il y a, et nous ne voulons pas manquer de le faire observer, des exceptions dignes d'éloges, mais elles sont peu nombreuses et peuvent se compter au bout des doigts.

Par ces remarques, et quoique nous n'ayons pu répondre directement au grand nombre de demandes qui nous étaient adressées à ce sujet, nous espérons que ceux qui nous ont questionnés voudront bien prendre note de cette réponse peu agréable.

O. A.

Le blanchissage à l'hôtel.

Réponse

au communiqué de M. E. S. dans la "Wochenschrift" de la Société internationale des propriétaires d'hôtels.

(No 9 du 3 mars 1906).

C'est avec le plus vif intérêt que j'ai lu la réponse à mon article : "La question du blanchissage", signée "Un vieux technicien". Je comprends la manière de voir de ce dernier, du moment qu'il fait laver à la main depuis 30 ans, car dans ce cas il n'a pas eu l'occasion de voir ce qui se fait de nos jours dans les blanchisseries à vapeur. Si avant l'établissement de sa buanderie, donc il y a 30 ans, M. E. S. a fait des essais avec des machines à vapeur, je comprends qu'il n'en ait pas gardé aucun souvenir. Il y a 10 ans, j'ai fait des expériences analogues peu agréables. Mais depuis, on a réalisé de tels progrès dans les blanchisseries à vapeur, surtout par l'introduction du système que je préconise dans mon article, système qui consiste à faire dissoudre la saleté par le vapeur, et qui convient le mieux à un hôtel, et cela sous tous les rapports.

En relisant attentivement les explications de M. E. S., je ne puis m'empêcher de me demander si M. E. S. a vraiment bien calculé tous les frais que lui occasionne sa buanderie. Ainsi je ne puis m'expliquer comment on peut laver la quantité de linge indiquée au prix de seulement 6000 marcs et payer avec cette somme :

Le salaire de 2-3 blanchisseuses,
Le salaire de 3 repasseuses,
Le salaire d'un domestique,
La nourriture de ces 6-7 personnes,
Le loyer de la buanderie,
Le savon, la soude, le bleu, l'amidon, etc.,
Le combustible,
Le gaz de chauffage,
L'éclairage,
Les frais pour le transport du linge de l'hôtel à la buanderie, située à une demi-heure de distance de ce dernier,
L'usage du matériel employé,
L'eau,
L'assurance,
L'intérêt et l'amortissement des capitaux engagés dans la buanderie, etc., etc.

En outre, la somme indiquée dans les récettes et provenant du blanchissage payé par les clients me paraît trop élevée, en rapport avec la dépense comptée pour tout le reste du linge de l'hôtel. Et notez bien que dans cet hôtel on paraît faire un grand usage des salons et salles à manger, ce qui implique l'emploi de beaucoup de linge de table et de cuisine, mais ce qui n'amène pas des clients restant assez de temps à l'hôtel pour y faire laver leur linge. Enfin, l'hôtelier fait en général un assez grand rabais à ses clients pour leur blanchissage, ce qui change tout à fait le calcul. Le blanchissage du linge du personnel et des courriers, qui se fait aussi à prix réduits, est de même taxé trop haut.

C'est pourquoi il est regrettable que M. E. S. n'ait pas ajouté de détails, ni en établissant son compte, ni dans le tarif de la blanchisserie qu'il oppose à sa buanderie.

Je ne doute pas que M. E. S. ait sévèrement interdit à son personnel d'employer le chloro ou d'autres ingrédients chimiques pour blanchir le linge, mais je sais combien il est difficile d'empêcher les blanchisseuses d'avoir recours à ces moyens. Il faut que l'hôtelier ou sa femme surveillent bien strictement la buanderie, et ceci est impossible dans une maison d'une certaine importance. Enfin, dans une exploitation de ce genre, il y aura toujours de temps à autre du linge égaré, du combustible ou autre matériel dilapidé ou détourné. Ce n'est que lors de l'inventaire que l'on découvre qu'il manque du linge, et l'on oublie d'en tenir compte en établissant le budget de la buanderie.

Contrairement à celles de M. E. S., mes expériences au séchage du linge par le repassage à la machine, ont été satisfaisantes. Les blanchisseuses atteignent des bons résultats avec les machines à calendrier à vapeur. Dans une bonne blanchisserie on contrôle soigneusement le linge sortant de la machine à calendrier et l'on ne livre aucun objet qui ne soit absolument sec, tandis que les buanderies n'envoient que trop souvent du linge humide à la lingerie.

Quant au linge qui n'est pas propre après un premier lavage, il est soumis à un second lavage dans une bonne blanchisserie, et cela sans ajouter d'ingrédients chimiques quelconques. Souvent la blanchisserie ne livre pas tout le linge en même temps, justement parce que certains objets doivent être blanchis une seconde fois.

Mais le plus grand avantage qu'offre, à mon avis, le blanchissage du linge d'hôtel par une bonne blanchisserie, c'est que le public est sûr que le linge a été désinfecté, ce qu'on ne peut garantir ni dans le lavage à la main, ni avec les machines à basse pression. M. E. S. n'a absolument pas touché ce point essentiel, quoique ce soient justement les reproches d'hygiénistes de renom, adressés aux hôteliers, qui m'ont engagé à écrire mon premier article. Ces reproches nous montrent combien il est important pour toute industrie de ne rien négliger pour satisfaire aux exigences de l'hygiène et du public. L'analyse bactériologique a prouvé que dans les machines qui font dissoudre la saleté pour l'enlever ensuite à grande eau, le linge est non-seulement désinfecté, mais même stérilisé, ce qui n'est possible que par l'emploi de la vapeur avec les machines. Dans les buanderies avec blanchisserie à la main, le linge est exposé à un degré de chaleur bien inférieur.

J'arrive de nouveau à la même conclusion, c'est-à-dire que le lavage à la main ne devrait plus être employé de nos jours dans les hôtels, et les machines à rotation seulement dans les cas où l'on ne peut faire autrement.

Il serait intéressant d'entendre l'avis de nos collègues à ce sujet, vu qu'il s'agit d'une question de haute importance pour notre industrie.

Dir. E. Dielmann, Zurich.

Supplément au No. 13

Revue Suisse des Hôtels.

Hotelnamen, Hotelbauten
und Heimatschutz.

Schon öfters hatten wir Veranlassung, auf Absonderlichkeiten hinzuweisen, die in der Benennung von Hotels und dort vorkommen. Wenn wir nun auch der Ansicht sind, dass die Gegner moderner Namen in ihrer Bekämpfung zu weit gehen, indem sie solche in keinem Falle dulden und allen nur altherkommliche Namen zulassen wollen, so müssen wir anderseits doch zugestehen, dass die Sucht nach Modernisierung der Hotelbezeichnungen ebenfalls zu weit geht, einen Stich ins Ungesunde und Lächerliche hat. Wenn in diesem Punkt von den wahren Freunden unseres Landes zum Aufsehen gerufen wird, so sind wir damit ganz einverstanden. Der Heimatschutz ist auch in dieser Branche ganz wohl am Platze. Wenn wir daher in der Presse etwas finden, was sich als berechtigter Versuch in der Bekämpfung dieser krankhaften Modernisierungssucht qualifiziert, so halten wir es für unsere Pflicht, davon auch für unsere Leser Notiz zu nehmen. Nun kommt uns eine Einsendung des Berner Oberländer Volksblates zu Gesicht, die sich bitter über das Umtaufen alter, bewährter Namen in neue, nichtssagende, vorstellungstörende beklagt. Wir reproduzieren im Folgenden einige Stellen aus dem immerhin beachtenswerten Artikel. Der Einsender hat zwar speziell das Berner Oberland im Auge, aber seine Ausführungen dürfen auch anderwärts gelesen und bemerk werden.

Betreffend Hotelnamen schreibt er folgendes: „Man glaubt sich den nötigen Ausweis der „Bildung“ oder auch Verbildung nur dann verschafft zu haben, wenn man für die „heimischen“ Namen wie Central, National, Viktoria, Monopole, Metropole, Palace und wie sie alle heissen, zu schwärmen beginnt, auf Kosten der althergebrachten, die uns und unseren Kindern in Mussestden etwas zu denken aufgeben, welch erspiessliches Denken uns zugleich zu dem nützlichen Geschäft verleiht, die Gegenwart aus der Vergangenheit zu erheben. — Im „Volksblatt“ vom 27. Februar steht zu lesen, dass das „Landhaus“ in Frutigen an neue Besitzer übergegangen sei, die es unter dem Namen „Central“ betreiben werden. — Ja, um's Himmels willen! Wozu das „Central“? Ist denn ein „Landhaus“ nicht tausendmal schöner, verständlicher, urriger und passt zu der Breitspurigkeit der also geheissen Häuser zu Frutigen und Saanen? Den Fremden imponiert es, wenn wir unsere Eigenart und unsere Namen beibehalten. Deshalb kommen sie zum Teile auch; sie verlangen nicht, dass wir ihretwegen unsere Art aufgeben! Sie gehen so gern in ein „Landhaus“ als in ein „Central“; die Haupt-sache ist, dass man dort gut ist, trinkt, schlaf't und bedient wird, was alles einem Central, Ganz Frutigen sollte sich entsetzen ob der Abschwächung, die das Landhaus durch die Umtaufe erfuhr.“

Es handelt sich hier nicht darum, aus einem Floh einen Elefanten zu machen, sondern im Prinzip gegen solche Missachtung des Heimat-schutzes ins Feuerhorn zu blasen. Das Landhaus zu Frutigen gilt nur als Beispiel; es wird auch sonst in dieser Sache sehr viel gesündigt.

Dass wir in der Namengebung gelegentlich erfunderischer sein könnten und besser heimatliche Klänge anschlagen als internationale, nichtsagende Phrasen, das versteht sich von selbst. Dabei gilt aber als vornehmste Regel, vorhan-nenen Namen in ihrer Ursprünglichkeit zu be-wahren, statt sie zu verwässern und zu ent-werten.“

Auch in Bezug auf die Hotelbauart äussert sich der Einsender. Nachdem in der „Revue“ unlängst bereits etwas über die Reform in diesem Kapitel zu lesen war, kann es nichts schaden, wenn wir zur Ergänzung jenes Artikels das beifügen, was der Einsender des „Oberl. Volksbl.“ schreibt, nämlich folgendes:

„Die Fremden wollen unsere Heimat ge-niessen; sie wollen kein Vorstadthaus mit seiner ganzen Langeweile, sondern Alpenland durch und durch. — Vielleicht gefällt ihnen momentan der Komfort irgend einer Durchschnittskaserne; aber es kommt die Zeit, besonders da die Ideen von Kunsterziehung festen Boden fassen, wo es sich zeigen wird, dass es gerade gegen das Interesse am Fremdenverkehr“ war, die Heimat in kurzsichtigem Geschäftseifer zu zer-stören; denn auf die Dauer geht niemand mehr auf den Leim, und wenn unser ganzes Oberland mit tausend von Hotels gerüstet steht, wie nie zuvor, dann lässt man uns im Stiche, weil wir ja ein gut Stück der Herrlichkeiten zerstört haben, die den Strom der Fremden ursprünglich auch in unser Land lockten. Deshalb ist die Mahnung jederzeit am Platze: Zer-stört den Charakter der Heimat nicht, bauet Hotels und Stationen, die Heimatgewächs sind; Architekten gibt es genug, die dafür Verständnis haben. — Ist dies nicht der Fall, so erziehe man sie.“

In diesem Punkt sollte jedem das Gewissen für Heimatschutz scharf sein. Man kann den Heimatschutz falsch betreiben; es kann keinen Sinn, der wirtschaftlichen Entwicklung Schran-

ken zu ziehen, aber es kommt sehr darauf an, wie man das Neue der Gegend und dem Charakter eines Ortes anzupassen weiss. Hier wird gesindigt, schwer gesindigt, und es rächt sich ganz sicher an den Kindern bis ins dritte und vierte Glied und noch weiter. Dies sollte man mit Posaunenstößen in den Gebieten des Fremdenverkehrs verkündigen.

Der Hornstoss zu gunsten eines natürlichen Heimatschutzes verkündigt: 1) Es ist unkling und unrecht an sich, den Boden zu untergraben, auf dem man sich ein Haus gebaut hat und auf dem man selbst steht. 2) Es liegt nur scheinbar und momentan in der Mode und im Interesse des Fremdenverkehrs, die Heimat so zu verschönern, dass es einer Verwüstung gleichkommt, die Bauten der Väter, die doch gerade angezogen haben, zu verleugnen, die urchigen und wahren Namen umzutauften, kurzum, im Namen des Fortschrittes und der Bildung Rückschritte zu tun und einer falschen Einbildung zu huldigen. Im wahren Interesse sowohl unserer Heimat selbst als auch des Fremdenverkehrs liegt es, die Heimat zu erhalten in ihrer Eigenart, vorab in ihren Bauten und ihrer Sprache. Das heisst: Das Neue soll seinen Lehrmeister im Alten suchen. Dass die Einrichtungen der Neuzeit dabei doch volle Anwendung finden, das ist eine Aufgabe, die gerade sehr reizvoll den Architekten gestellt wird oder den andern Leuten, die mit der Bauerei sich befassen."

* * *

Soweit der Text im „Oberl. Volksbl.“ Allerdings ist die Hotelbaureform für die Architekten eine schwierige Aufgabe, die nicht von einem Tag zum anderen erledigt werden kann. Deshalb ist es begreiflich, wenn die ernsten Fachleute nicht gleich dem ersten neuen Projekt zujubeln, sondern bedächtig an das Problem herantreten wollen. Diese Stimmung herrscht z. B. bei den Berner Architekten vor. In einem Bericht über ihre letzte Versammlung lesen wir u. a. folgendes:

„Ob die Modernen mit ihrer Renaissance des Mittelalters“ bei Bauten, z. B. mit dem (in der „Hotel-Revue“ unlängst erwähnten) Projekt für ein Kurhaus in Lausanne durchdringen werden, ist eine grosse Frage. Vorderhand gehen die Ansichten im Schosse des Vereins mehr dahin, dass diese Dächter-Architektur wohl ein Eldorado für Dachdecker und Spengler sein dürfte, dass man aber nicht begreifen könne, was dieselbe mit dem Heimatschutz gemein habe. Man sieht in diesen Formen eher einen nicht heimatischen, fremden Einfluss. Die Formen und Farben sind allerdings auffällig, passen aber nicht in ihre Umgebung.“

* * *

Es hat eben alles seine zwei Seiten. Wo der idealistische Laie mit Leichtigkeit darüber hinwegkommt, findet der seriöse Fachmann schwierige Widerstände, die der Realisierung eines schönen Projektes im Wege sind. Er muss auf alle Seiten Rücksichten tragen und darf sich nicht vom Enthusiasmus in eine schwierige Aufgabe stürzen lassen. Das gilt auch für die den Technikern von der Heimatschutz-Idee gestellte Aufgabe. Auch im Basler Ingenieur- und Architektenverein wurde diese Sache erörtert. In einem Vortrag wurde laut Bericht der „Basler Nachrichten“ darauf hingewiesen, wie sehr den Freunden der Eigenart unseres Landes und Volkes daran gelegen sein müsse, sich die Hilfe der Techniker für ihre Bestrebungen zu sichern, da sonst leicht die Bewegung in eine unklare Schwärmeis ausartet. Der Heimatschutz, zumal die in der Schweiz gegründete Gesellschaft zu diesem Zwecke beabsichtigt nicht einfache Erhaltung des Bestehenden; wo diese nicht durchzusetzen wäre ohne namhafte wirtschaftliche Schädigungen und ähnliche Nachteile, da wird er keine Einsprache erheben. Was ihm am Herzen liegt, das ist vornehmlich, dass Neubauten, auch solche der Ingenieure, wenn möglich ohne Entstellung der Landschaft und in möglichster Anpassung an deren Formen durchgeführt werden. Dass dies möglich ist, beweist in unserm Lande z. B. der Bau der Albula bahn, dass auch das Gegen teil nur allzu häufig der Fall ist, u. a. die halb steinerne, halb eiserne Findelenbrücke der Gornergratbahn oder der Bürgenstock-Aufzug. Es wird Aufgabe der vor kurzem ins Leben gerufenen Vereinigung sein, den Sinn für diese Dinge zu schärfen und den Geschmack zu veredeln.

* * *

Bei diesem Auftakt wollen wir gleich noch Notiz nehmen von einer Bemerkung, die ein Korrespondent des „Engad. Expr.“ macht. Das „Bündner Tagblatt“ hatte kritisiert, dass in St. Moritz ein neues Hotel „Savoy Hotel“ benannt werde. Nun lesen wir im „Eng. Expr.“:

„Wenn es diese Namengebung kritisiert, so hat es damit vollkommen recht. Das Savoy-Hotel in London z. B. wurde im Jahre 1889 an der Stelle erbaut, wo im Jahre 1248 das Schloss des Herzogs von Savoyen gestanden hatte, daher auch der Name des Hotels. Lasse man nun dem Savoy Hotel in London seinen wohl erworbenen Namen und gebe man unsern Hotels und Pensionen solche Namen, die mehr mit dem eigenen Lande in Zusammenhang stehen. Bei unseren Gästen sind sie in der Regel auch die beliebtesten.“

Der Umstand, dass mehrere Aussuerungen an verschiedenen Orten und unabhängig von einander in Sinn und Tendenz genau übereinstimmen, sollte den Interessenten denn doch zu denken geben und sie überzeugen, dass der Heimatschutz in dieser Richtung seine volle Berechtigung hat.

A-n.

Die Staubplage.*)

Von Privatdozent Dr. Th. Weyl.

An mehreren Punkten Berlins, z. B. an der Kreuzung der Linden und der Friedrichstrasse, ferner in der Nähe der Königlichen Bibliothek sind seit einiger Zeit etwa in der Höhe des ersten Stockwerkes eimerartige, aus Weissblech bestehende Behälter aufgestellt, die wissenschaftlichen Untersuchungen über Menge und Art des Strassenstaubes dienen sollen. Derartige Forschungen haben seit längerer Zeit die Aufmerksamkeit der Hygieniker des In- und Auslandes erregt. Einen kurzen Überblick über die bisher erzielten Resultate zu geben, soll im Folgenden versucht werden.

Über die Herkunft des städtischen Staubes sind wir genau unterrichtet. Die Abputzung des Strassenpflasters durch den Verkehr bildet seine hauptsächlichste Quelle. Kleinere Zuflüsse erhält diese durch die Abnutzung des Schuhwerkes der Menschen und durch die diesen entsprechenden Hupe der Lasttiere. Endlich müssen auch die Pferdeexkremente als regelmässige Staublieferanten bezeichnet werden. Aber wie gering ist die Staubmenge, welche ein Wagen, ein Fussgänger, ein Pferd entwickeln: so gering, dass sie vertausendfach nur ein sehr winziges Häuflein ausmacht, das man bequem in einem Fingerhut unterbringen kann. Aber steter Tropfen höhlt den Stein. Genaue Wägungen haben ergeben, dass in englischen und deutschen Grossstädten 180 bis 230 Kilogramm Staub auf jeden Einwohner in einem Jahre entfallen. Für Berlin dürfte die Gesamtmenge des städtischen Strassenstaubes sich auf etwa 200,000 Kubikmeter im Jahre belaufen, die etwa denselben Raum einnehmen, wie die an einem heissen Tage in Berlin aus der städtischen Wasserleitung gelieferte Wassermenge.

Die mit allen Methoden wissenschaftlicher Technik vorgenommene Untersuchung des Strassenstaubes zeigt nun, dass sich in ihm belebte und unbelebte Teilchen zusammengefunden haben. Die unbelebten Anteile bestehen im wesentlichen aus den vom Strassenpflaster herstammenden Gesteintrümmern, denen sich Leder-, Horn- und Papierstücke beimischen, über deren Herkunft wir ja schon unterrichtet sind. Von besonderem Interesse sind die belebten Staubteilchen, weil sich in diesen neben vielen unbekannten und unschuldigen Bakterien auch die Erreger des Starrkrampfes, der Lungen- und Brustentzündung, vor allem aber auch die Erreger der Eiterkrankheiten und der Tuberkulose vorgefunden haben. Zwar wissen wir nicht, wie gross die Zahl dieser gefährlichen Keime in einer bestimmten Menge — etwa in einem Gramm Strassenstaub — zu sein pflegt, dass sie aber nicht allzu gering sein kann, ergibt sich mit einiger Wahrscheinlichkeit aus den Schätzungen und Zählungen aller in einer bestimmten Menge des Strassenstaubes enthaltenen Keime. So fanden sich in einem Gramm Strassenstaub: in München zwischen 8000 und 12 Millionen, in Rostock zwischen 2 und 40 Mill., in Neapel zwischen 500,000 und 10 Millionen. Hierbei fallen die geringeren Werte auf ruhige Strassen und auf windfreie oder feuchte Tage, die höheren Werte auf belebte Strassen und auf windige und trockene Tage.

Die Wirkungen des Strassenstaubes auf die menschliche Gesundheit ergeben sich fast zwangslässig aus den Resultaten der eben mitgeteilten Staubanalysen. Zunächst — das wissen wir alle — besitzt eine staubige Luft einen unangenehmen Geschmack. Wir halten infolgedessen unwillkürlich den Atem an, wenn wir uns in einer staubhaltigen Luft bewegen müssen, während wir in den reinen staubfreien Luft der Wälder, Berge und Meeresküsten unsere Lungen dem willkommenen Eindringling weit und tief öffnen. Staubfreie Luft verordnet daher der Arzten die Brustkranken, und jeder Städter fühlt das Bedürfnis, wenigstens einmal im Jahre die staubgefüllte Atmosphäre der Stadt, wenn auch nur auf kurze Zeit, zu verlassen. Scheint es doch wissenschaftlich festzustehen, dass wenigstens ein gewisser Anteil aller Erkrankungen an Tuberkulose auf die dauernde Einatmung staubfüllter Luft zurückgeführt werden muss. Allerdings muss es zunächst noch unentschieden bleiben, ob diese Luft durch die in ihr enthaltenen Tuberkelbazillen schädlich gewirkt hat, oder ob sie bei dauernder Einatmung die Lungen geschwächt und diese dadurch für die Einwanderung der aus anderen Quellen stammenden Tuberkelbazillen aufnahmefähig gemacht hat. Diese etwas zögernde und unbestimmte Begründung der Gesundheitsschädigungen durch die staubige Stadtluft entspricht dem augenblicklichen Zustande der experimentellen Pathologie. Aber es wäre sicher völlig falsch und unverantwortlich, wenn sich etwa eine Stadtverwaltung deshalb der von allen Hygienikern mit grosser Übereinstimmung geforderten Staubbekämpfung verschlossen, weil die Zahl der exakt begründeten Tatsachen zurzeit noch nicht ausreicht, die Schädigungen der menschlichen Gesundheit durch den Strassenstaub bis in alle Einzelheiten mit Sicherheit nachzuweisen. Es liegt vielmehr in der Natur der biologischen Wissenschaften, dass diese sehr häufig und sehr spät die experimentellen Beweise für Anschauungen und Mutmassungen erbringen, nachdem der gesunde Menschenverstand dieser wissenschaftlichen Begründung lange vorausgelebt war. So hat man z. B. schon im frühen Mittelalter die Pest durch Verbrennung verdächtiger Geräte und Waren bekämpft, während die wissenschaftliche Desinfektionslehre erst vor etwa 20 Jahren durch Robert Koch geschaffen worden ist. So finden wir ferner, dass Naturvölker schon viele Jahrhunderte vor Jenner die Schutzpockenimpfung geübt haben.

* Aus dem „Berliner Lokal-Anzeiger“.

Es gilt also auch in den Naturwissenschaften das Wort: „Was kein Verstand der Verständigen sieht, das über in Einfalt ein kindlich Gemüt.“

Die Bekämpfung des Strassenstaubes ist also auch heute schon durchaus geboten, und wir dürfen nicht damit warten, bis wissenschaftlich klarlegte wurde, wieviel Prozent aller in Städten vorkommenden Fälle von Lungens- und Kehlkopfschwindes durch Einatmung des Strassenstaubes bedingt sind.

Zur Bekämpfung des Strassenstaubes bietet die Rüstkammer der Ingenieure vielfache Mittel dar. In volkreichen Städten ist ja die Kehrmaschine längst an die Stelle des kümmerlichen Handbesens getreten, und die mechanisch gedrehte Piassawawalze ersetzt die Kraft von mindestens zehn Handarbeitern. Allerdings gehören die Kehrmaschinen früher und gehören in schlechter geleiteten Betrieben auch heute noch nicht zu den willkommensten Erinnerungen eines Grossstädters. Denn wer hätte nicht einmal in der Leipziger oder Potsdamer Strasse von den Kehrmaschinen hoch aufgewirbelten Staub schlucken müssen, wenn er zu späte Stunde seiner Wohnung zueilte? Es bedurfte wirklich erst vielfacher Mahnmahnen von Ärzten und Hygienikern, ja von nationalen und internationalen hygienischen Kongressen, um die Stadtverwaltungen zu veranlassen, die Besprengung der Strassen der Stäuber durch die Kehrmaschinen vorzunehmen zu lassen und diese der Kehrung vorangehende Besprengung nur an feuchten Tagen zu unterlassen. Heute darf man allerdings nicht nur als eine grobe Rücksichtlosigkeit, sondern als ein — vielleicht sogar strafbarer — Kunstreiter gelten, wenn sich eine städtische Verwaltung an diesen Grundsatz nicht kehrt. Uebrigens ist die Kehrmaschine zwar allmählich ein in ihrer Art vollkommenes Instrument geworden, doch mehrere sich die Anzeichen dafür, dass ihr ein lebhafter Kampf mit einem neuen Maschinentyp aufgezeigt werden wird, der den Strassenstaub nicht nur zusammenfestigt wie die Kehrmaschine, sondern auch das Aufladen des zusammengehäuften Staubes besorgt und die Sprengern der Strassen gleichzeitig übernimmt. Es liegt auf der Hand, wieviel Arbeitskräfte durch eine solche Maschine gespart werden und mit wie grosser Geschwindigkeit sie ihre Aufgabe erfüllen wird. Gewiss wird es aber noch Jahre dauern, bis diese neuen und immerhin komplizierten Maschinen zur vollen Zufriedenheit arbeiten.

Wie wir bisher gesehen haben, ist eine gut organisierte Strassenreinigung bei der Bekämpfung des städtischen Staubes ein sehr wesentlicher Faktor. Bedenken wir aber, welche grossen Anforderungen die Reinhaltung der Strassen an den städtischen Sackel stellt — in Berlin z. B. werden hiefür mehr als 2 Millionen Mark jährlich ausgegeben —, so scheint es berechtigt zu untersuchen, ob wir nicht instande sind, die Entstehung des Staubes in den Städten, wenn nicht zu verhindern, so jedoch wesentlich herabzusetzen.

In diesem Zusammenhange muss zunächst von dem Teeren der Strassen die Rede sein, das zuerst in Kalifornien versucht, sich unter anderem aber auch an der Riviera beim Gordon-Bennet-Rennen Anerkennung erworben hat. Es besteht bekanntlich darin, dass man die Oberfläche von Chausseen mit einer Mischung von Wasser und gewissen Teerölen tränkt. Setzen wir uns nun auch einen Augenblick über die nicht ganz geringen Kosten des Verfahrens fort, so eignet sich dieses doch nur für Chausseen, nicht aber für Strassen, die mit Stein-, Holz- oder Asphaltplaster versehen sind.

Unter diesen Verhältnissen wird man den Fachleuten recht geben müssen, die eine wesentliche Verminderung der städtischen Staubplage von der richtigten Auswahl und zweckentsprechenden Verlegung des Strassenpflasters erwarten. Bis etwa ein neues, wirklich staubfreies Pfaster erfunden sei wird, das aber auch zugleich andere an ein Strassenpflaster zu stellende Anforderungen, wie Geräuschlosigkeit und gleichmässige Abnutzung, erfüllt, dürfte das Asphaltplaster sich in unseren Städten immer weiter ausbreiten.

Die Bestrebungen zur Herabminderung der städtischen Staubplage verdienen — das zeigen die vorhergehenden Ausführungen — volle Förderung durch die städtischen Verwaltungen, weil sie im Interesse der öffentlichen Gesundheit unternommen werden. An vielen Stellen muss der Hebel gleichzeitig angesetzt werden. Es genügt nicht allein, die Methoden der Strassenreinigung zweckentsprechend auszubilden, sondern auch auf die richtige Auswahl und kunstgemäss Verlegung eines geeigneten Strassenpflasters kommt es in hohem Masse an. Die Techniker, die ihre Arbeit auf dem Gebiete der Verminderung des Strassenstaubes ganz in den Dienst der Öffentlichkeit stellen, haben auf den Dank des Publikums voll zu rechnen.

>><

Zukunftsbilder.

Um die Jahreswende hat Thomas Edison wieder seine Stimme erhoben und der Menschheit verlockende Zukunftsbilder von den Entwicklungsmöglichkeiten auf dem Gebiete der Elektricität vorgezaubert.

Die Wochenschrift „English Mechanic“ teilt den wesentlichen Inhalt dieser Aussuerungen mit:

Wir stehen — sagt Edison — am Beginn einer neuen grossen Epoche der Weltgeschichte. Ich würde mich gar nicht wundern, wenn ich eines Morgens erwachte und erfähre, dass einer der 300,000 Gelehrten der ganzen Welt das Geheimnis der Erzeugung der Elektricität durch direktes Verfahren gelöst und so eine Revolu-

tion der menschlichen Verhältnisse begonne hätte.

Die erste grosse Veränderung in der Erzeugung der Elektricität wird die Beförderung von Kohlen zu diesem Zwecke unnötig machen. Statt die Kohlen aus der Erde zu graben, sie auf Wagen zu laden und hunderte von Meilen fortzufahren, um sie unter einen Kessel zu bringen, zu verbrennen und in Kraft umzusetzen, werden wir an den Oeffnungen der Bergwerke Anlagen errichten, dort die Kraft erzeugen und durch Kupferdrähte überallhin übertragen. Es ist widersinnig, die Kohlenbergwerke gleichsam auf Rädern weiter zu transportieren. Es ist ungescickt und kostspielig und auch nicht notwendig. Wir können 10,000 Pferdekräfte über einen Draht schneller und sparsamer befördern, als wenn wir die gleiche Menge in Kohlen auf der Eisenbahn verladen.

Die Elektricität wird bald die Pferde verdrängt und das Verkehrsproblem in den Städten gelöscht haben. Meine neue elektrische Akkumulatorenbatterie wird die Elektricität billiger als Pferdekraft machen. Im Frühjahr werden wir so weit sein, die neuen Batterien liefern zu können. Dadurch wird halb so viel Raum wie beim Pferdeverkehr gebraucht, aber die doppelte Schnelligkeit erzielt werden. Die Batterien können mit Hülfe von Elevatoren auch in oberen Stockwerken untergebracht werden. Schon der Grund und Boden in New-York, der dann durch die überflüssigen Stäle gespart wird, ist wenigstens 800,000,000 Mark wert.

Ebenso sicher ist es in Zukunft, dass wir durch drahtlose Telegraphie jedes Schiff auf See erreichen werden.

Alle Wasserkraft der Welt wird zur Erzeugung von Elektricität gebraucht werden. Diese Bewegung hat ihren Anfang genommen und macht schnell Fortschritte. In Kalifornien überträgt man die elektrische Kraft auf 275 englische Meilen; auf diese Weise werden die Strassenbahnen in Bewegung gesetzt und die Städte beleuchtet.

Vom praktischen Standpunkte ist das schlimmste bei dem Problem der Elektricität, dass man nur 15 Prozent der Kraft der verbrannten Kohle bekommt, während die übrigen 85 Prozent durch den Schornstein gehen. Wenn wir ein direktes Verfahren finden könnten, die ganze Kraft der Kohle auszunützen, würde die elektrische Kraft vervielfacht und so verbilligt werden, dass dadurch eine neue Epoche anbrechen würde. Die Folgen einer solchen Entwicklung wären ganz unabsehbar, wenn die Elektricität aus der Kohle direkt erzeugt und bei dem Gebrauche von Dampfkesseln und Maschinen alle Kraft ausgenutzt werden könnte.

Ich habe versuchsweise Kohlenstoff und Chilisalpeter zusammen in einem Elektrolyt verbrannt und dadurch direkt Elektricität erzeugt, aber das war nur ein wissenschaftlicher Erfolg. Es würde zu viel kosten, wenn man zu Handelszwecken auf diese Art Kraft erzeugte. Wenn diese Entdeckung aber erst gemacht ist, wird die Dampfmaschine ausser Gebrauch gesetzt werden.

Dann wird man auch zuverlässige Luftschiffe haben, welche die Reisenden sicher befördern; ich hoffe vor meinem Tode noch Luftschiffe fliegen zu sehen. Ich glaube allerdings nicht, dass sie sehr hoch fliegen werden, aber sie werden sich etwas über die Bäume und Gebäude erheben.

Dann könnten auch die Schiffe elektrisch über den Ozean getrieben werden; man würde in drei Tagen über den Atlantischen Ozean fahren.

Die Elektricität würde so billig sein, dass jeder elektrische Licht gebrauchen könnte. Die Eisenbahnen würden nur einen Bruchteil ihrer jetzigen Ausgaben kosten. Die Stadt New-York könnte z. B. taghell erleuchtet werden, ohne dass sich die Kosten der Beleuchtung erhöhen würden.

>><

Die glücklichen Österreicher.

Nachdem die hinlanglich bekannte edle Firma M. Hartung das schweizerische Hotelgebilde abgegrast hat, beglückt sie nun Oesterreich-Ungarn und die angrenzenden Gebiete mit ihren Reisebücher-Komplementen. In der Fachzeitung „Küche und Keller“ wird sie gebührend aufs Korn genommen. M. Hartung hat nämlich in seinen Büchern eine sinngreiche Neuerung eingeführt, wodurch er ihren Wert (?) erhöht zu haben glaubt. In der Einleitung heisst es darüber u. a.:

„Eine Neueinführung, durch welche wir uns den Dank der Leser unseres Werkes in ganz besonderem Masse zu verdienen glauben, ist die, dass wir Hotels, mit welchen wir üble Erfahrungen gemacht haben, rücksichtslos mit einem † versehen, dann, wenn diese Erfahrungen besonders schlimmer Art sind, sogar mit ‡. Über die Art dieser Erfahrungen geben wir auf eine mit Retourporto versehene Anfrage jedem und jederzeit gerne Auskunft.“

Ist es, bemerkt hiezu die genannte Zeitung, im grossen ganzen auch ziemlich gleichgültig, wenn die Firma Hartung in ihren Komplementen durch † und ‡ ihren angeblichen „üblen Erfahrungen“ Ausdruck verleiht, da diese Führer sozusagen unter Ausschluss der Öffentlichkeit erscheinen und die Leidtragenden doch wohl nur unter denen zu suchen sind, die ein nichtbeordertes Inserat nicht bezahlen wollten, so muss doch des Prinzips halber gegen die gewählten Praktiken der Firma Hartung ein ganz energisches Wort

